apulée

REVUE DE LITTÉRATURE ET DE RÉFLEXION



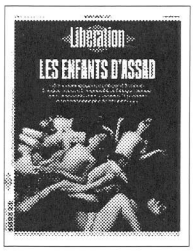
#2 De l'imaginaire et des pouvoirs — YAHIA BELASKRI — JEANNE BENAMEUR — ANOUAR BENMALEK — JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS — INKOLI JEAN BOFANE — DRISS CHRAÏBI — ANANDA DEVI — MOHAMMED DIB — KAMEL DAOUD — HAKAN GÜNDAY — NEDIM GÜRSEL — HUBERT HADDAD — ALEXIS JENNI — LUBA JURGENSON — ETGAR KERET — ABDELLATIF LAÂBI — BERNARD NOËL — CATHERINE PONT-HUMBERT — JEAN ROUAUD — GILLES ROZIER — AMINA SAÏD — BOUALEM SANSAL — ABDOURAMAN A. WABERI — CAROLE ZALBERG

« Sous le signe d'Apulée, conteur charmant, c'est une Bibliothèque de Babel, vertigineusement déchaînée, que nous traversons de page en page. »
Franck Lanot, *Livre / Échange*

« Réjouissante livraison que ce deuxième numéro de la revue de littérature et de réflexion *Apulée*. » *DNA*

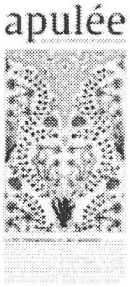
« Un foisonnement d'idées et de points de vue. » *Reporters*

Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 88395





Date : 06 AVRIL 17
Page de l'article : p.31

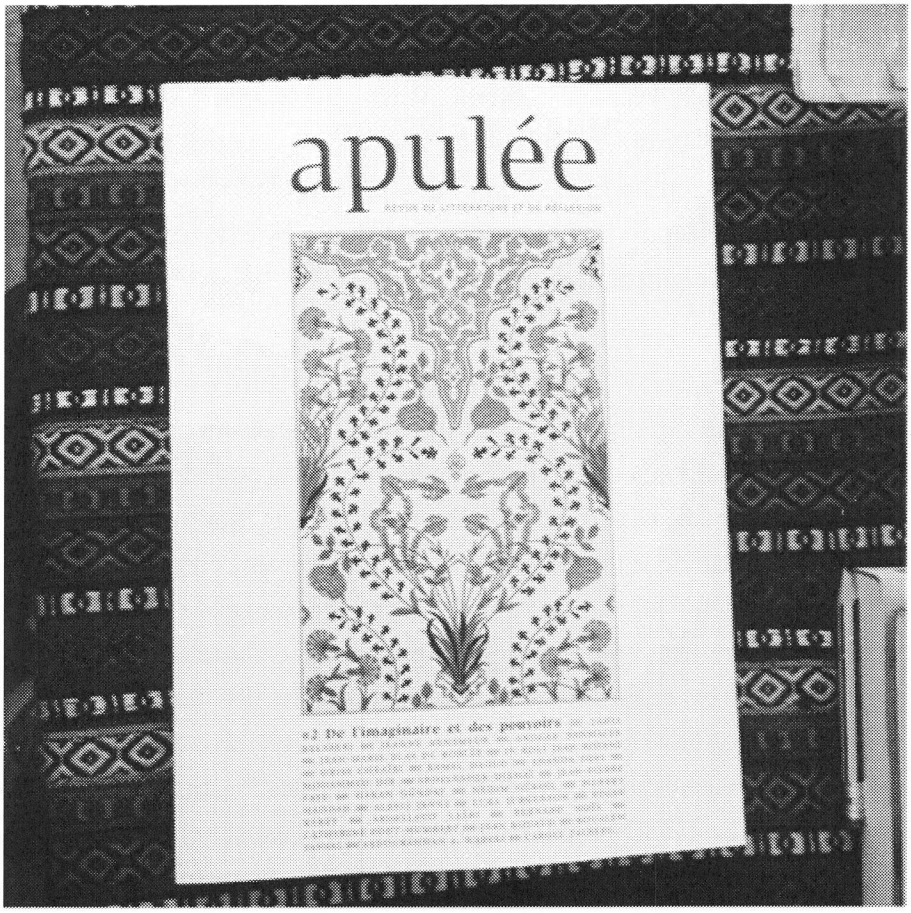


Revue Pilotée par Hubert Haddad, et publiée par Zulma, la somptueuse revue *Apulée* fête son deuxième numéro, intitulé *De l'imaginaire et des pouvoirs* (448 pp., 28 €) à la Maison de la poésie, le 7 avril à 20 heures. Parmi les contributeurs présents, Yahia Belaskri, Jeanne Benameur, Julien Delmaire, Catherine Pont-Humbert, Gilles Rozier, Eric Sarner, Carole Zalberg. PHOTO ZULMA Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, 75003.

Tous droits réservés à l'éditeur

diacritik.com

Apulée n°2 : Amour des confins et politiques de la fiction



La parution du premier numéro d'*Apulée. Revue de littérature et de réflexion* avait été une fête, sous le signe des « Galaxies identitaires ». La naissance d'une nouvelle revue indépendante est toujours une joie, mais la puissance des textes et l'ampleur du sommaire de celle-ci ne pouvait que forcer le respect. L'on attendait avec impatience la seconde livraison et l'on ne peut qu'être comblé : avec ce second opus, *Apulée* prouve qu'elle est devenue une revue incontournable du paysage de la création contemporaine, ouverte au monde et aux langues, foisonnante, politique, inventive.

Près de quatre cent cinquante pages, plusieurs dossiers thématiques, des portfolios, et surtout de la littérature, venant de tous les horizons : en grec (Vassílis Vassilikós), en kurde (Terze Caf), en hébreu (Etgar Keret, Benny Ziffer), en corse (Pasquale Ottavi), en arabe (Abou'l-Hassan Al-Shoushtari), en yiddish (Jacob Glatstein, Dovid Hofstein, Avrom Sutzkever), en espagnol (Jorge Amat, Ramón Gómez de la Serna,

William Navarrete), en catalan (Salvador Espriu, Joan Camil Bassols)... L'attention à la langue et aux traductions, qui avait fait la richesse du premier numéro, est ici reconduite, en laissant une large place à l'écriture et à la fiction, sous toutes ses formes, et notamment à la poésie, si souvent marginalisée.

Hubert Haddad impose une marque de fabrique, un style, une équipe, en réussissant à réunir autour de lui des dizaines d'auteurs, parmi les plus reconnus de leur génération : se croisent notamment les voix d'Alexis Jenni, de Kamel Daoud, de Sami Tchak, d'Abdourahman Waberi, de Nedim Gürsel, de Bernard Noël, de Boualem Sansal, de Driss Chraïbi, d'Abdelkader Djemaï... Il serait vain de les énumérer tous : qu'il nous suffise de dire qu'*Apulée* est une explosion de voix, de rumeurs, d'échos, dont la lecture réjouit, et donne surtout envie de se blottir au creux d'un canapé, pour ne plus finir de voyager.

Ce nouveau volume a pour titre « De l'imaginaire et des pouvoirs » : d'emblée, la réflexion allie littérature et politique. Que peut la littérature face au repli identitaire, à la montée des populismes, aux crispations religieuses ? Pourquoi des poètes en temps de détresse ? Pour survivre, tout simplement, comme le montrent les écrivains yiddish du ghetto de Wilno, mais aussi pour opérer une contre-attaque : « n'aurait-on pas abandonné les clés de l'imaginaire aux idéologues ? » s'interroge Hubert Haddad dans son texte liminaire. « Quelles parades élaborer, quels imaginaires de fiction face à ce funeste « imaginaire-de-vérité des temps modernes » dont parlait André Malraux, et qui aujourd'hui récidive à travers les dogmatismes religieux, scientifiques ou politico-économiques ? », poursuit-il (p. 12). La « parade » viendrait de l'imaginaire, puisqu'il est « l'espace élu de la remise en question de tous les molochs immolateurs de liberté et de bien commun ». Lieu d'interrogation, d'invention d'utopies, de laboratoires de la pensée, la fiction est le lieu de renouvèlement du politique, ce que démontre magistralement ce florilège de voix.

« Zarzis, une saison de naufrages », de Myriam Gaume, ouvre la réflexion, en proposant une enquête auprès de pêcheurs, de bénévoles et de médecins tunisiens qui organisent au quotidien les secours des migrants en pleine mer. Naufrage après naufrage, les morts s'accumulent en Méditerranée, et le ressac ramène les corps sur les plages tunisiennes. Les passeurs et les médecins, parfois issus de la même famille – aussi invraisemblable que cela puisse paraître, voient défiler des cohortes d'hommes et de femmes fuyant leurs pays, Erythréens, Nigériens, Irakiens, Afghans, Somaliens, Soudanais... Parmi eux, des visages émergent, à l'instar de Kinan, 26 ans, vêtu d'une chemise à carreaux bleu et blanc sur la dernière photographie de lui, que sa tante cherche désespérément et qu'elle craint de trouver à la morgue de Zarzis, après avoir fait le voyage depuis Damas. Il fuyait le service militaire et venait d'achever ses études à l'université, dans la capitale syrienne. En

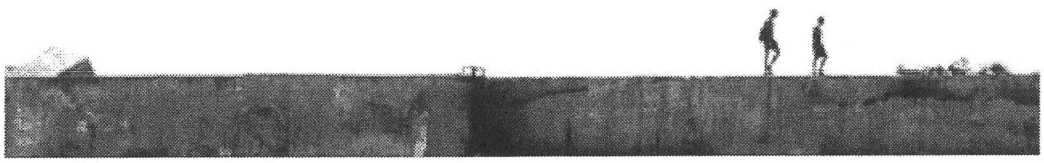
écho à cette scène inaugurale, plusieurs dizaines de textes plus loin, cette réflexion d'Ananda Devi : « écrivant des poèmes sur le thème des migrants, je suis écœurée par ce qui finit par ressembler à une supercherie » (p. 159). C'est là tout l'enjeu du numéro : à quoi bon la fiction face à l'horreur ? Et l'auteure de répondre à sa propre interrogation, qui constitue une magnifique description de la flamboyante et utile inutilité de l'écrivain : « Oui, je ne sers à rien. Mais je n'ai pas le choix : continuer, parce que tout passe par là [...], [témoigner de] ce moment de vie parfaitement circonscrit dans un assemblage de mots, ce regard nu capturé par une tournure saisie du néant, et qui à leur tour feront, brièvement, trembler le lecteur au détour d'une page, entre deux respirations, entre deux lieux suspendus de sa vie – juste par la force de l'imaginaire » (p. 160).

Partout, cette même recherche de ce qui constitue l'imaginaire, sa force de subversion, malgré tout. Au Rwanda, un homme à bicyclette en quête de sel « vogu[e] sur le fil ténu de l'espoir, et rien de moins » (dans le texte d'In Koli Jean Bofane, p. 183). À Gezi Parkı en 2013, place Taksim, des manifestants manifestent pour avoir le droit de manifester (dans le texte de Hakan Günday, p. 35). En 1943 dans le ghetto de Wilno, l'institutrice Mira « est une fleur et les enfants – les abeilles » (dans le poème d'Avrom Sutzkever, p. 138). Certains textes portent en eux une grâce terrible ; ainsi à propos de cette même figure de Mira :

« Et parmi cette foule – la maîtresse Mira.
Un enfant sur le bras, telle une lyre d'or.
Un enfant sur le bras, un autre par la main,
Et autour ses élèves en cortège.
[...]
Avec le soleil Mira est en éveil
Et déjà la maîtresse attend sa classe d'enfants.
Ils arrivent. Elle compte. Mieux vaut ne pas compter !
Dans la nuit un couteau en a retranché vingt » (p. 137)

Tenir le compte des morts par les vivants. Se souvenir de leur grâce. Fonder des tombeaux poétiques. Le dossier sur les poètes yiddish, présenté par Gilles Rozier et illustré par les dessins de Serge Kantorowicz, explore ces modalités essentielles de l'imaginaire fictionnel. Des échos se tissent, après coup, avec les poèmes de Bernard Noël « Le poème des morts » (p. 243) : c'est la force d'*Apulée* que de proposer des croisements de voix, d'espaces, de langues. C'est à une « poésie connectée » à laquelle nous invite Hubert Haddad, comme l'on parle d'« histoire connectée » ou d'« histoire-monde ». L'amour des lointains, que revendique le rédacteur en chef, laisse ainsi cette possibilité au lecteur d'opérer des croisements d'espace et de poétiques.

Un autre rôle fondamental assigné à l'écriture est celui de la déconstruction des discours institutionnels, des mensonges d'État, des légendes cristallisées dans l'imaginaire collectif. Ici, il s'agit de proposer des analyses critiques de blocs de discours qui ne sont jamais interrogés et qui servent la légitimité d'une classe dirigeante. Alexis Jenni revient sur le « pantalon rouge » des soldats de 14-18 dont l'école républicaine nous fait croire qu'il est la cause du massacre de tant de jeunes gens, rendant responsable l'intendance et les scléroses administratives – oubliant ainsi d'interroger les responsabilités de l'État-major. Ces « récits faux rendus vivants par une parcelle de vrai issue du grand trou que l'on ne sait pas dire », ce « chiffon rouge que l'on agite pour détourner l'attention » (p. 92) : comment pas y voir des parallèles avec le règne contemporain de l'information instantanée et des écrans connectés ? Face à ces « chiffons rouges », qui minent le discours politique, l'écrivain propose une réflexion salutaire, passant potentiellement par le détour, pour interroger les imaginaires. Nedim Gürsel propose une semblable entreprise de déconstruction à propos de la figure de Mahomet en Occident au Moyen-Âge (p. 276).



Rym Khene, Détours, Alger

Une troisième voie empruntée par l'imagination pour penser le politique est la contemplation de l'« espace de turbulences » (p. 314) de l'histoire et de ses résonances avec l'intime, potentiellement révolutionnaires. Les photographies de Rym Khene interrogent cette grâce de l'instant volé, l'envol d'une nuée d'oiseaux, le tracé sinueux d'une route jusqu'à l'horizon, la texture de pierres en ruines.

Circonscrire ces moments de grâce, voici ce à quoi s'attèle Felwine Sarr lorsqu'il

décrit une fugitive traversée des eaux « Vite dérober le miracle à la vue des hommes. La scène n'a duré que quelques minutes, une colonne de femmes glissant sur les eaux ; une scène aussi réelle que sa perception hésitante semble irréelle. L'esprit met du temps à s'accommoder à cette vision engrammée impossible dans le subconscient » (p. 84) ; ou encore Abdourahman Waberi lorsqu'il décrit l'exil de Joseph Roth à Paris aux bras d'une « Diane des tribus africaines » (p. 100) ; ou enfin Mohammed Dib lorsqu'il interroge l'image disparue du père (p. 289).

Dans un dialogue entre ombres et vivants, Sami Tchak assure à la fiction le rôle essentiel de « tenter de recoudre les morceaux à partir des filaments de mon âme lacérée » (p. 319). Entre Bruxelles, Kinshasa, le Brésil, le passé, le présent, l'ombre de la Mère : il reste, non pas des billets d'avion et des fuites en avant, mais une méditation mélancolique au bord de la mer dans la jouissance d'un rêve éveillé. C'est sans doute cela également, la lecture : sur fond de « mangrove rose » et auprès d'une « amante bleue », un travail de couture de morceaux épars, pour tenter de faire vivre encore des ombres disparues.

Bien d'autres parcours seraient également possibles parmi tant de textes et d'images, où les correspondances et les réseaux ne cessent de se multiplier, au gré des divagations, des retours en arrière, de la flânerie heureuse. La « parade » du littéraire qu'Hubert Haddad se proposait de rechercher, en ouverture, réside, sans doute, dans cet art du lien et dans cette promenade à travers les confins.

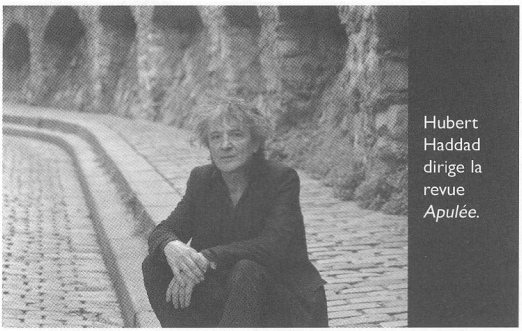
Revue *Apulée* (n° 2) > Éditions Zulma

Du monde entier

Avec le deuxième opus de leur revue, qui s'interroge cette fois sur « l'imaginaire et les pouvoirs », les éditions Zulma offrent au lecteur enchanté un magnifique livre, stimulant, chatoyant, ouvert à tous les vents de l'esprit.

Maître d'œuvre de ce grand chantier, Hubert Haddad, qui a réuni plusieurs dizaines d'écrivains du monde entier, affirme que « les artistes, poètes, romanciers, écrivains ne peuvent qu'être à l'avant-garde du devenir humain, de la défense des libertés comme de la défense de la liberté ».

Écrire est un geste d'insoumission, et Boualem Sansal le proclame : « Imaginer, c'est une révolte. » Réfléchir sur la tension entre l'imaginaire et les pouvoirs, c'est donner à voir, à l'œuvre, les pouvoirs de l'imagination. Cette « folle du logis », loin d'être maîtresse d'erreur et de fausseté, est la reine des facultés : contre tout ce qui rabaisse, abîme, amoindrit, mutile et aliène, les auteurs de ce livre répondent par une salve d'avenir. Sur tous les tons, dans toutes les langues, pour tous les genres : la poésie lyrique côtoie l'essai, le récit fraye avec les fragments, la nouvelle donne la main à la divagation, la photographie fait écho au dessin. Sous le signe d'Apulée, conteur charmant, c'est une Bibliothèque de Babel, vertigineusement déchaînée, que nous traversons de page en page.



Hubert Haddad dirige la revue *Apulée*.



Au centre de cette défense et illustration de l'Imaginaire se trouve placée la figure emblématique du dialogue. Sous toutes ses formes, l'écriture est dialogue : de soi à soi-même, de l'auteur et du lecteur, des livres entre eux. Cette collection de textes divers fait comprendre que l'imagination est sans frontières, et que chaque auteur, singulier, fait entendre sa musique particulière, inscrite dans une aventure personnelle, pour que naisse à chaque fois la tension entre la racine et l'horizon, entre l'ancrage et le long cours. Cette revue est une invitation à l'échange, sans cesse renouvelé, entre des voix et des visions du monde : la tradition grecque, l'héritage arabe, les accents de l'Europe slave et maints autres lieux de discours et de pensée se répondent. On croise Platon sous la plume de Marc Petit, on chemine avec Joseph Roth en compagnie de Waberi. C'est un livre ouvert, comme une conversation ininterrompue. Et qu'on n'y cherche pas une conclusion univoque et définitive : Haddad le rappelle dès les premières pages, « la meilleure réponse, dans la république des signes, ne peut être qu'une nouvelle interrogation ».

Frank Lanot

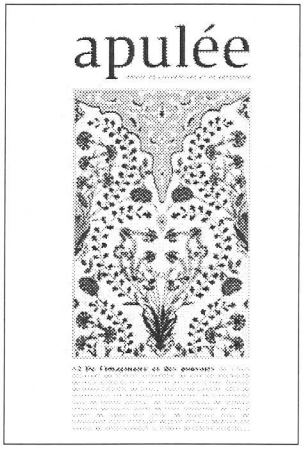
Apulée n° 2
Éditions Zulma – 448 pages, 28 €

Littérature / «De l'imaginaire et des pouvoirs», intitulé du deuxième numéro de la revue «Apulée»

Les espaces du langage et de l'altérité pour comprendre l'humain

Cette nouvelle édition s'inscrit dans la continuité du numéro inaugural qui avait pour thèmes les «Galaxies identitaires», et reste «fidèle à l'appel constant des autres rives et des antipodes», souligne l'éditeur dans sa présentation.

PAR SARA KHARFI



La revue «Apulée», initiée par Hubert Haddad et qui compte dans son comité de rédaction Yahia Belaskri, Jean-Marie Blas de Roblès, Abdellatif Laâbi et Catherine Pont-Humbert, propose des textes qui suscitent réflexion et débat de nombreux auteurs, dont les Algériens Kamel Daoud, Abdelkader Djemaï, Amin Khan, Anouar Benmalek ou encore Boualem Sansal. Le deuxième numéro de la revue de littérature et de réflexion «Apulée» est sorti en France en février dernier aux éditions Zulma. Ce nouveau numéro, construit autour du thème «De l'imaginaire et des pouvoirs» propose une série de textes et d'illustrations également (photographies), avec «une mise à l'honneur de Driss Chraïbi et Mohammed Dib». Cette nouvelle édition s'inscrit dans la continuité du numéro inaugural qui avait pour thèmes les «Galaxies identitaires», et reste «fidèle à l'appel constant des autres rives et des antipodes», souligne l'éditeur dans sa présentation. En effet, «La revue 'Apulée' continue d'investir les territoires de la littérature, de la pensée vive, de la poésie et de l'image». Cette revue, initiée par Hubert Haddad et qui compte dans son comité de rédaction Yahia Belaskri, Jean-Marie Blas de Roblès, Abdellatif Laâbi et Catherine Pont-Humbert, propose des textes qui suscitent réflexion et débat de nombreux auteurs, dont les Algériens Kamel Daoud, Abdelkader Djemaï, Amin Khan, Anouar Benmalek ou encore Boualem Sansal. Dans son texte inaugural, le rédacteur en chef d'«Apulée», Hubert Haddad estime que le thème de «L'imaginaire et des pouvoirs» à l'origine de ce deuxième numéro «prolonge et englobe, celui inaugurale, des 'Galaxies identitaires', en plaçant la question du partage des lointains au cœur des enjeux cruciaux d'une époque où l'internationalisation des techniques de communication et l'explosion légitimes des aspirations démocratiques s'accompagnent des pires régressions, entre expansionnisme aveugle, pillage méthodique des ressources, dogmatismes bellicistes, guerre grise des anciens empires coloniaux reconstitués en holdings géants attisant les nouveaux antagonismes territoriaux, exacerbations des différentes communautaristes et religieux sur les zones inapaisées des défunts colonialismes, captations mentales aléatoires ou ciblées des apprentis Führers, ségrégations en tous genres qui vont du simple déni d'altérité à l'usage pervers des savoirs et des législations». Pour le poète, romancier et essayiste, «si les pouvoirs ne manque pas d'imagination, l'imaginaire est tout l'humain : c'est par lui que le monde prend ses dimensions existentielles, son assise symbolique et cette énergie protéiforme incessamment renouvelée et dérobée dont témoignent les cultures». Lors d'une rencontre organisée par l'Institut français d'Alger au SILA (Salon international du livre d'Alger), Hubert Haddad avait évoqué ce nouveau numéro, en rappelant que «le pouvoir [faisait] usage de l'imaginaire pour aliéner», or c'est «l'altérité [qui] est l'espace de l'imaginaire». L'enjeu, selon l'auteur de «Palestine» est dans le langage: selon lui, l'imaginaire se concrétise, trouve son sens dans l'espace du langage. «C'est l'espace du langage qui se crée et se recrée et qui se croise de langue à langue», a-t-il soutenu lors de sa rencontre à Alger. La question fondamentale de ce deuxième numéro est de comprendre ce qu'est l'humain. Et d'après la définition d'Hubert Haddad et les éléments de réponse qui figurent dans l'ouvrage, dans les textes des contributeurs (certains sont traduits vers le français), est que c'est «un homme de langage essentiellement», et que «l'altérité c'est la proximité absolue». Par ailleurs, «Apulée», du nom de l'auteur de «L'Âne mort ou les Métamorphoses» considéré comme le premier roman de l'humanité», est une revue qui ambitionne de «parler du monde d'une manière décentrée, nomade, investigatrice», avec pour premier espace d'enjeu l'Afrique et la Méditerranée. Un foisonnement d'idées et de points de vue. Défendant la liberté des imaginaires et de la création, chaque numéro de cette revue de littérature et de réflexion abordera un thème en particulier. D'ailleurs, le troisième numéro, à paraître en février 2018, abordera «le Croisement et le tissage des langues», et consacrera un dossier à Jean Sénac.■